Hyperborée - Thulé

Citations assemblées le 2-8-02 par notre visiteur fdes1@

« Evola évoque René Guénon et Hermann Wirth (1885-1981) comme étant deux des trois personnes qui l'ont influencé le plus (la troisième étant Guido da Georgio) ...

« Le grand mérite d'Evola réside dans le fait qu'**il essayait de réanimer le mythe hyperboréen**, de le proposer comme la réalité spirituelle concrète, comme l'orientation par excellence non seulement dans les recherches ésotériques, mais aussi en tant que facteur métapolitique et presque existentiel.

« Cette réactivation du mythe hyperboréen est un des aspects les plus marquants de sa 'Vision du monde' [*Weltanschauung*]. » Alexander Dugin.

+ + +

« Un calendrier cosmique de hiéroglyphes réunit l'Arctique et l'Atlantique Nord en un circuit unitaire de la culture originelle. Son essence est une expérience divine dans le Temps et dans l'Espace, la conscience d'un Ordre moral du Monde, qui est la mesure de toutes choses. (...)

« Le mouvement éternel du circuit est réglé selon cet Ordre du Monde. Mais cette mesure, qui règle l'Ordre du Monde à travers l'Esprit du Monde, le Créateur du Monde et l'Ordonnateur du Monde, à travers sa 'pensée', **est le Soleil** (…)

« Dans ces vestiges paléolithiques de la côte atlantique sud-ouest de l'Europe se trouve une **écriture** linéaire hautement évoluée, le préalable de toutes les écritures de l'âge historique dans le bassin méditerranéen : sur deux de ces découvertes, celles de La Madeleine et de Gourdan, nous apporterons la preuve qu'il s'agit de parties de la 'série sacrée', d'un alphabet qui, dans cette haute période du paléolithique, était encore utilisé dans sa destination primitive, c'est-à-dire comme calendrier, comme signes des mois d'un cercle de l'année solaire en forme de visage, communs dans les cultures de type nord-atlantique. » Hermann Wirth, *Der Aufgang der Menschheit*, 1928. +

« Dans la Foi nord-atlantique, Dieu* s'appelle 'Celui qui était au commencement', Ur–an ou Ur-anna (le premier ancêtre), le père céleste. Son Fils, dont la manifestation est la Lumière du Monde, porte le même nom au début de sa trajectoire annuelle cosmique. Généralisé, le nom passa ensuite aux 'éminents', aux 'premiers', aux lointains ancêtres. C'est pourquoi [dans l'Est méditerranéen] le père de la lignée pouvait porter ce nom de dynastie étrangère et porteuse de culture, le nom symbolique et théophorique d'Ouranos. » Hermann Wirth, *Der Aufgang der Menschheit*, 1928. +

« Dans la conception du 'Christ nordique' élaborée par H. Wirth, le Christ est rapproché d'Odin le grand dieu de la mythologie scandinave qui, de même que Jésus, est suspendu à l'arbre Yrminsull et féconde la terre de son sang. Dans cette perspective, la pensée de **Wirth explicite la vie et le sacrifice du Christ comme un retour des anciens mythes***: aux yeux des anciens peuples nordiques, le retour annuel du Soleil devait être ressenti comme une libération, comme une résurrection de la vie, précisément au moment précis du solstice d'hiver. **La lumière solaire** apparaissait alors comme une manifestation divine, et le solstice, considéré comme le point le plus bas V de l'écliptique° – dans lequel la lumière semblait mourir définitivement en s'abî-

mant dans les eaux d'où elle ressortait miraculeusement – marquait le point décisif de cette expérience cosmico-religieuse. Pour Wirth, la série sacrée [des Runes*] aurait fixé dans la civilisation nordico-atlantique les différentes phases de cette symbolique* victorieuse de l'année, symbolisée en général par une *croix*° circonscrite dans un cercle. La religion* primordiale, quelque 15 000 années avant Jésus-Christ, aurait donc été *solaire* et compénétrée par le mythe* d'une loi universelle ayant pour base 'l'éternel retour', la mort et la résurrection. Comme la Lumière possède son temps sacré, 'l'année' cosmique, la vie des hommes a la sienne, sa mort et sa résurrection. La commémoration du Noël chrétien, correspondant à la fête* païenne* du solstice d'hiver, serait pour Wirth un écho fragmentaire lointain de cette religion pré-historique. En somme, le christianisme aurait ses origines dans la tradition conservée par un groupe *atlantéen* de la *Galilée*, pays riche en traces de la *civilisation mégalithique solaire.* Les épisodes les plus saillants de la vie de Jésus jusqu'à la crucifixion, la mort et la résurrection (image de la course 'nocturne' du Soleil derrière l'horizon à rapprocher de la descente du Christ aux Enfers : le monde tellurique) qui représente le thème du Dieu-année, donneur de vie, fixé à la croix de l'année, seraient de purs symboles de la tradition nordico-atlantéenne. Ainsi Wirth parle d'un monothéisme nordique primordial et d'un 'christianisme nordique cosmique' qui aurait sa source des milliers d'années avant Jésus-Christ. » Jean-Michel Angebert, *Le Livre de la Tradition*. +

« Ainsi s'explique ce que les runes signifiaient pour Wirth : elles étaient des symboles divins, qui trouvaient leur sens comme suite des repères du calendrier de l'ancienne année nordique. » Hunger. (màj)

« Tout ce qui est scientifiquement inexact, arbitraire, fantastique et asymétrique dans l'œuvre de Wirth ne doit pas cacher la force du mythe* qui anime et dirige l'ensemble, sa signification profonde et son caractère de nécessité face aux problèmes cités. (...) Dans ces adaptations arbitraires de Wirth, il faut bien distinguer la valeur et la signification de la thèse arctique (ou, comme nous préférons l'appeler, **hyperboréenne**) en elle-même, car le domaine auquel elle appartient est bien différent et a une bien autre dignité que ces reconstructions artificielles de chercheurs contemporains – reconstructions cependant non exemptes d'intérêt comme symptômes et comme obscurs pressentiments d'une vérité. » Julius Evola, *Le mythe du sang*. +

Hyperborée, la vision de Julius Evola : « Apportant partout un même esprit, un même sang, un même corps de symboles*, de signes et de mots, des groupes d'Hyperboréens atteignirent d'abord l'Amérique du Nord et les régions septentrionales du continent eurasiatique. » *Révolte contre le monde moderne*, 1934.

« **Rome** et Sparte se présentent donc comme deux manifestations de races identiques de corps et d'esprit qui, à leur tour …sont issues de la même souche aryenne ou hyperboréenne primordiale, et de la même civilisation de Cromagnon, les "Hellènes du Paléolithique" (…)

« On a prêté peu d'attention au fait que même le nom des Albains, comme ceux de leurs différentes villes, à commencer par Albalonga, et un grand nombre de

noms propres, se réfèrent au symbolisme du blanc (*albus*), symbolisme dont l'origine est nordico-aryenne, hyperboréenne, et qui affleure énigmatiquement dans tous les lieux où se porta la tradition de ces origines lointaines. 'L'île blanche' ou le 'continent blanc', terre de lumière, *shveta-dvîpa*, n'est en réalité que l'une des principales appellations du centre primordial de la tradition nordico-aryenne, qui porte aussi le nom d'*airyanem-vaêjô* ('semence de la race aryenne') et que les textes mazdéens décrivent plus ou moins avec les mêmes caractères. Le symbolisme du blanc et des villes ou terres 'blanches' réapparaît fréquemment là où se formèrent des centres s'inspirant de la même tradition, et partout où les obscures voies du sang en font ressurgir le souvenir. » Julius Evola, art. *Les origines de Rome* , publié en 1934. +

« A l'époque préhistorique, ont déjà existé des peuples qui, outre une pureté raciale ensuite perdue, avaient une vaste intelligence du monde spirituel. (...) L'origine de la civilisation la plus haute propre aux races blanches, et d'une manière générale, indo-européennes, n'est pas orientale mais occidentale et nordico-occidentale (...) En face de l'éclat d'une telle préhistoire nordico-occidentale et aryenne, les civilisations asiatico-orientales nous apparaissent déjà comme crépusculaires et hybrides, aussi bien spirituellement qu'ethniquement. Ce qu'elles recèlent de vraiment grand et de lumineux provient en fait de l'action initiale civilisatrice de noyaux appartenant à la race dominatrice nordico-occidentale ayant jadis essaimé jusque-là. (.).. Le berceau primordial de la race aryenne doit être identifié à une région qui correspond à l'actuel Arctique : ceci, à la très lointaine époque préhistorique évoquée plus haut. » Julius Evola, *Eléments pour une éducation raciale*, 1941, réed. Pardès. +

« La conception des origines hyperboréennes est également à la base de l'idée que le territoire arctique, c'est-à-dire la région polaire avant sa glaciation, aurait constitué le centre et le point de départ de certaines forces aryennes. A remarquer que sous le symbole du pôle se réalise une rencontre hautement significative entre symbole et réalité, entre métaphysique et géographie. Dans le cycle préhistorique de la race nordique primordiale, le pôle nordique coïncide avec le pôle spirituel. » Julius Evola, *Du symbolisme polaire de la croix gammée*. +

« La localisation du centre ou siège originel de la civilisation 'olympienne' du centre d'or dans une région boréale ou nordico-boréale, devenue inhabitable, correspond à un autre enseignement traditionnel fondamental (...) Une tradition d'origine hyperboréenne, dans sa forme originelle 'olympienne' ou dans ses résurgences de type 'héroïque', se trouve à la base d'actions civilisatrices accomplies par des races qui, durant la période s'étendant entre la fin de l'ère glaciaire et le néolithique, se propagèrent dans le continent euro-asiatique. Certaines de ces races doivent être venues directement du Nord : d'autres semblent avoir eu pour patrie d'origine une terre atlantico-occidentale, où s'était constituée une sorte d'image du centre nordique. C'est la raison pour laquelle divers symboles* et souvenirs concordants se réfèrent à une terre qui est parfois nordico-arctique, et parfois occidentale. Le centre hyperboréen reçut, entre autres dénominations qui s'appliquèrent ensuite, par voie de conséquence, au centre atlantique, celle de **Thulé**, d'**Ile Blanche** ou de la 'Splendeur' – le ***çveta-dvîpa*** hindou,

l'île grecque **Leuké** – de 'semence originelle de la race aryenne' – ***airyanem-vaêjo*** – de T**erre du Soleil** ou '**Terre d'Apollon**', d'**Avallon** : dans toutes les traditions indo-européennes, des souvenirs concordants parlent de la disparition de cette terre, devenue mythique par la suite, en rapport avec une congélation **ou un déluge**. C'est la contrepartie réelle, historique, des diverses allusions à quelque chose qui, à partir d'une certaine époque, aurait été perdu, ou serait devenu caché ou introuvable. C'est aussi la raison pour laquelle l''Ile' ou 'Terre des Vivants' – par 'Vivants' il faut entendre les membres de la race divine originelle – la contrée à laquelle se rapportent plus ou moins les symboles déjà mentionnés du centre suprême du monde, se confondit souvent avec la 'région des morts', les 'morts' correspondant à la race disparue. Ainsi, selon une doctrine celtique, les hommes auraient eu pour aïeul primordial le Dieu des Morts – Dispater – qui habite dans une région lointaine au-delà de l'Océan, dans ces 'îles lointaines' d'où, selon l'enseignement druidique, une partie des habitants préhistoriques de la Gaule serait venue directement (1). Il est d'ailleurs conforme à la tradition classique qu'après avoir été le maître de la terre, le roi de l'âge d'or, Kronos-Saturne, ait été détrôné ou émasculé (c'est-à-dire privé du "pouvoir d'engendrer", de donner la vie à une nouvelle progéniture), et vive toujours 'en sommeil', dans une région de l'extrême septentrion, vers la mer arctique, que pour cette raison on appela aussi mer Chronide (2). De là naquirent bien des confusions, mais en substance il s'agit toujours de la transposition, soit dans la supra-histoire soit sous l'aspect d'une réalité ou d'un centre spirituel latent ou invisible, d'idées se rapportant au thème hyperboréen.

« Eut égard à notre propos, il convient de nous arrêter brièvement sur la forme que revêtirent ces souvenirs dans le cycle celtique et surtout irlandais. Il s'agit principalement des traditions se rapportant à l'Avallon, aux Tuatha dé Danann et au royaume même d'Arthur. La portée de ces traditions n'est pas seulement locale et historique ; même les données géographiques qui y figurent n'ont souvent, comme cela arrive d'habitude en pareils cas, qu'un sens purement symbolique. »

(1) Cf. H. d'Arbois de Jubainville, *Le cycle mythologique irlandais*, 1884, pp. 26-27. La dénomination irlandaise de 'terre sous les eaux' – *tir fa tonn* – appliquée à une représentation de cette région (cf. F. Lot, *Celtica*, dans 'Romania', XXIV, pp. 327-328), est probablement liée au souvenir de son **engloutissement**.

(2) Cf. Plutarque, *De facie in orbe lunae*, § 26 ; Pline, *Hist. Nat*., IV, 30. Il s'agit précisément ici de **la terre de *Thulé* qui, selon Strabon, *Géogr*., I, IV, 2, se trouvait à six jours de navigation de la Bretagne, près de l'océan glacial**. Quant à la relation des 'héros' avec l'ère primordiale, dont ils revivent en quelque sorte l'état spirituel, la tradition selon laquelle **Kronos**, déjà roi de cette ère, apparaît souvent aussi comme roi des héros, est très intéressante (Hésiode, *Op*. et *Die*., vv. 168-171). +

« L'histoire légendaire de l'**Irlande** a pour centre les aventures de races qui l'occupèrent et la dominèrent tour à tour, races venant d'un mystérieux centre nordico-atlantique où elles retournèrent souvent. "L'Historia Britorum" donne fréquemment à ce centre le nom d'Hybérie (Hybernie)[n], mais en réalité celui-ci n'est que la traduction fantaisiste des mots irlandais *mag-môr*, *trag-môr* ou *mag-mell*, qui désignent la 'Terre des Morts', c'est-à-dire le centre primordial nordico-atlantique. (...) on attribue au roi des Fomorés, Tethra, la même patrie mystérieuse au-delà de l'Océan, et que l'inexpugnable tour de Conann, autre roi des Fomorés, dans '**l'Ile de verre au milieu de la mer**', est manifestement une représentation du centre primordial. (...)

« Dans le développement de la saga irlandaise, il se produit ensuite ici une tentative de restauration 'héroïque'. Il s'agit du cycle des Tuatha dé Danann, terme qui

signifie ‘peuple de la déesse Anu ou Dana’. D’après certaines traditions, cette race serait venue ‘du ciel’ en Irlande – d’où, selon le *Leabhar na hvidhe*, ‘leur sagesse et la supériorité de leur savoir’ ; d’après d’autres, c’est dans la région hyperboréenne qu’elle aurait acquis sa connaissance surnaturelle. Les deux versions ne se contredisent pas mais, au contraire, s’éclairent réciproquement, tant en raison du caractère non exclusivement humain du centre primordial, que du fait que, selon la saga, la race des Tuatha aurait pour origine des survivants de la race de Neimheidh, qui seraient allés dans la terre hyperboréenne ou atlantico-occidentale, pour apprendre les sciences surnaturelles ; d’où, également, une relation avec certains objets mystiques ...

« La race de Neimheidh (Nemed) étant la race ‘céleste’ et ‘antique’, qui finit par être emportée par un cycle titanique, le sens de ce thème, dans son ensemble, est probablement celui d’un contact ‘réintégrateur’ avec le ‘centre’ spirituel originel – céleste et, dans la transposition géographique du souvenir, hyperboréen ou atlantico-occidental – contact qui réanime et donne une forme héroïque à la nouvelle race, aux Tuatha dé Danann. (...) Avallon, “l’île blanche” (1), est île ‘polaire’ et ‘solaire’. Selon une autre étymologie possible, l’île d’Avallon, en réalité, n’est autre que l’île Apollon, dieu qui porte en celte le nom d’Ablun ou de Belen ; elle représente ainsi la terre ‘solaire’ et la région hyperboréenne, Apollon ayant été considéré aussi comme un roi solaire de l’âge d’or et de la région hyperboréenne. Et le fait que cette île se confonde souvent avec l’’île de verre’ [cf. art. R&T Ambre*][n] correspond au symbolisme général des parois de verre et même d’air, employé pour exprimer une sorte de défense invisible entourant certains lieux pour en interdire l’accès, de même que dans un autre thème, celui d’un mur de feu qui **tourne** autour de cette île [la Soleil][n]. Il s’agit là de variantes de l’idée d’inviolabilité, qui fut toujours associée au centre suprême. (1) Il faut remarquer que le nom d’*Albion* appliqué à l’Angleterre et celui d’*Albanie* à l’une de ses régions, proviennent d’une transposition, à ces pays, de l’antique image de ‘l’île blanche’ ou de la ‘splendeur’ ; celle-ci – le *çveta-dvîpa* de la tradition hindoue – est aussi la résidence de Vishnu en tant que dieu solaire porteur de la croix hyperboréenne ou *svastika**. Cela vient à l’appui de ce que nous avons affirmé plus haut, à savoir que **beaucoup de ces désignations géographiques n’ont, dans les traditions en question, qu’une valeur symbolique.**

« Dans l’ensemble des formes de cette légende, la réalité historique d’Arthur – qui aurait été le *dux bellorum* des Kymres nordiques en lutte contre les Anglo-Saxons entre le 5ème et le 6ème siècle – passe au second plan, par rapport à la tendance à voir dans son royaume une sorte d’image de la fonction* royale centrale étroitement liée à la tradition hyperboréenne, au point de se confondre, finalement, avec cette fonction elle-même et de revêtir les caractères symboliques et supra-historiques. La relation du royaume d’Arthur avec l’Angleterre devient de ce fait accidentelle. Dans la littérature médiévale, ce royaume eut plutôt un sens supranational. Il possédait la meilleure chevalerie, et la force de suggestion qu’il exerça sur la chrétienté médiévale héroïque fut si grande, que celle-ci voyait dans Arthur son chef symbolique et que l’ambition de tout chevalier était de devenir membre de l’Ordre mystérieux du ‘Roi Arthur’, fait qui est particulièrement significatif. Le nom d’Arthur est susceptible d’interprétations différentes, dont la plus digne de foi est celle qui le rattache aux mots celtiques *arthos* = ours et *viros* = homme. Ainsi que Nennius l’avait déjà expliqué : *Artur latine sonat ursum horribilem*. Ce sens d’une force virile qui inspire l’effroi se rattache d’autre part à un symbolisme d’origine hyperboréenne et ramène en même temps, une fois de plus, à l’idée d’une fonction centrale ou ‘polaire’. L’ours est en effet un des symboles sacrés de l’ancien culte nordique et correspond aussi, dans le symbolisme astronomique,

à la constellation 'polaire' (Grande Ourse). Mais il y a plus : dans l'ensemble des textes traditionnels, les symboles et les noms finissent par établir un rapport entre cette constellation, avec le symbolisme du pôle ou du centre qui s'y réfèrent, et **Thulé, un des noms qui servirent à désigner l''île blanche' hyperboréenne, le centre traditionnel primordial**. L'élément 'polaire', l'élément hyperboréen et l'élément royal convergent donc dans le personnage d'Arthur. (...)

« Parmi les thèmes appartenant déjà à l'ancienne tradition britannique, nous mentionnerons encore l'institution de la Table Ronde et le symbolisme de la résidence du roi Arthur. A propos de cette dernière, on voit souvent revenir les symboles connus de la terre inaccessible : le royaume d'Arthur, selon André le Chapelain, est séparé du monde des hommes par un large fleuve, que l'on ne peut traverser que sur un pont dangereux. Des géants le défendent, et l'on y trouve un château en perpétuel mouvement de rotation. Dans ce château, qui porte aussi le nom de 'château royal' – *caer rigor* – ou château des 'riches' – *caer golud* – serait conservé un vase surnaturel conquis (selon la tradition de *The Spoiling of Annwn*) par le roi Arthur sur le roi de l'Autre Monde. Ce vase, réplique d'un des symboles déjà propres à la tradition hyperboréenne des Tuatha dé Danann (le récipient N Dagda), 'rassasie' à l'instar du Graal dans le château du 'riche' roi, n'importe qui, guérit toutes les blessures et préserve de l'action du temps, mais refuse toutefois ses dons aux lâches et aux parjures [ce récipient n'était-il pas un diabolo mesureur du temps?][n]. En tant que château tournoyant – *revolving castel, caer sidi* – cette résidence s'identifie à '**l'île tournoyante**' qui, dans l'ancienne légende celtique, se substitue souvent à 'l'île de verre' et, en général, à l'Avallon. Il y a certainement ici une allusion à la 'terre polaire' qui, en effet, tourne autour de son axe et entraînerait le monde dans son mouvement de rotation. » Julius Evola, *Le mystère du Graal et la tradition impériale gibeline*, 1952. [les notes sont de Julius Evola, et celles de cette forme […][n] sont de R&T.

« Les Aryens pourraient avoir leurs origines à l'intérieur du Cercle arctique, quelque part au nord de la Finlande. » John Rhys, dans les *Hibbert Lectures*, **1886**.

« Tout culte solaire provient du Nord, de l'Hyperborée, là où le soleil joue un rôle ressenti comme primordial pour la survie des hommes. » Jean Markale, *Le druidisme.* +

« … le langage **runique** était lié au monde hyperboréen et solaire. Le fait qu'il n'apparut que vers le Vème siècle avant J.-C. nous indique qu'il s'agissait, avant cette date, d'une écriture secrète utilisée seulement par les *Godi*, les prêtres. Plus tard, elle se popularisa, et se répandit au-delà du domaine de la caste sacerdotale. Le fait que ce furent les peuples nordiques qui la possédèrent peut constituer un élément suffisant pour la relier à l'origine polaire. En effet, ces peuples, les derniers à quitter la résidence hyperboréenne, étaient ceux qui gardèrent le plus vivace souvenir des origines. » Ernesto Milà. +

—

« Dans les traditions de nombreux peuples antiques perdure le souvenir d'une île, ou plutôt d'une terre ferme entourée de mers, située au-delà de l'actuel cercle polaire arctique, très fertile et qui, à une époque de grande ancienneté, aurait joui d'un climat sensiblement doux et bénéfique. Une terre vraisemblablement peuplée d'êtres supérieurs, dieux ou héros divinisés dont la sagesse aurait constitué le fondement initial de toute véritable gloire et d'un rayonnement jamais atteints par les importantes civilisations créées par l'homme. » Roberto Fondi.

—

« On ne saurait rechercher les sources profondes des grandes civilisations anciennes sans buter le plus souvent sur des traditions, des mythes et des légendes d'ordre culturel de source septentrionale, polaire même. On retrouve des traces d'un véritable symbolisme polaire, évoquant une sorte de rayonnement civilisateur qui aurait émané de peuples fabuleux à partir du pôle Nord. » Pierre Carnac, *L'**Atlantide,** autopsie d'un mythe*, 2001. +

—

« En fait, si on approfondit les choses, on redécouvre de plus en plus de symboles, mythes, traditions et personnages de souche nordique dans beaucoup de civilisations orientales, européennes ou amérindiennes. Ces civilisations attestent avec certitude l'ancienne présence de gens d'origine polaire, une présence reliée à des riches connaissances, capables d'influencer toutes les civilisations développées dans la période intervenue après la dernière glaciation. » Solas Boncompagnoni.

—

«Un océan immense enveloppe tout l'univers, à l'exception de la partie septentrionale où se trouve l'eau vivifiante, dont la source est au séjour même de la lumière, au pied du trône de Dieu. » *Le Livre d'Adam* (texte gnostique du **VIIè siècle**). +

—

« Je vous dis un secret : voici le temps où l'époux couronnera l'épouse. Mais où est la couronne ? Vers le Minuit ... » Jacob Boehme, *Aurore.* +

—

« Le Paradis se trouve sous le pôle arctique. » Guillaume Postel, *Compendium Cosmographicum*.

—

« Le berceau de la race humaine, l'Eden de la tradition primitive, était situé au pôle nord, dans un pays qui fut submergé à l'époque du Déluge*. (...) Quiconque cherche comme probable emplacement du Paradis le plus divin endroit sur terre pour la lumière et les ténèbres, et pour le décor céleste, doit se réjouir de trouver le Pôle arctique. C'est ici la véritable cité du Soleil. C'est le seul et unique endroit sur terre pour

lequel il semblerait que le Créateur ait dit, comme pour Sa propre demeure au Ciel : 'Ici il n'y aura nulle nuit'. » William F. Warren, *Paradise Found*, 1885). +

« Les pôles sont les seuls foyers d'origine. » René Quinton, *Les deux pôles, foyers d'origine*, communication posthume à l'Académie des Sciences, 1933.

« ... il y a, dans l'expression 'tradition nordique', un élément fondamental qui ne peut être réduit à la seule entité ethnico-linguistique : c'est le Nord lui-même. Les nordisants – et, par ce terme, nous entendrons les personnes se réclamant de cette tradition – voient le Nord et la référence à celui-ci comme un axe central de leur spiritualité (...) Le Nord est la référence : le pôle magnétique, l'axe de l'étoile polaire, sur lequel s'oriente
les voyageurs. Longtemps, ce Nord symbolique a été vu comme le séjour bienheureux des morts, la terre originelle vers laquelle les âmes désincarnées retournaient, le point de liaison entre les mondes. Ainsi l'étoile polaire aurait marqué dans le ciel le lieu d'ancrage, de passage de l'axe cosmique (Yggdrasill ou Irminsul*) dont le reflet terrestre aurait été Thulé ou Hyperborée, la patrie d'origine, l'*Ur-Heimat.* » Arnaud d'Apremont, *Tradition nordique*, 1999) +

« La mythologie entourant le pôle Nord a tendance à être positive : c'est toujours en Arctique qu'on imagine l'éternel printemps et le berceau des races nobles. » Joscelyn Godwin, *Arktos, le mythe du pôle*, 1993 [édition française : Arché, 2000]) +

« Les témoignages égyptiens établissent avec exactitude le lieu d'origine des Atlantes : l'Allemagne septentrionale, le Danemark et la Suède méridionale. Les noms de ces peuples cités par Ramsès III (Phérès, Saksar et Denen) correspondent probablement au nom des trois races germaniques les plus anciennes : les Frisons, les Saxons et les Danois. » Peter Kolosimo, *La planète inconnue*. +

« Il m'ouvrit les yeux sur l'importance de la nordique Thulé, du Groenland, qui s'étendait là comme un pont vers les territoires … Ce monde-ci n'est pas *tout* le monde, comme il me l'a lui-même enseigné à l'heure de sa mort. Ce monde comporte un arrière-monde, une pluralité de dimensions, que le domaine où se meut notre corps, que notre espace ne couvre pas : le Groenland a sa réplique lui aussi, tout comme j'ai la mienne … au-delà ! Groenland ! Ne serait-ce pas Grüne Land, la Terre Verte ? » Gustav Meyrink, *L'Ange à la fenêtre d'Occident*, 1927 (il y a là inversion : en recherchent Vinéta, les Vikings on nommé le Vinland et, en recherchant l'île Verte, ils ont nommé le Grønland, tout comme Alexandre est parti vers Eos, l'aurore…)[n]. +

–

« Les peuples hyperboréens !
Il est impossible de résister à l'évocation magique de ces mots.
On voit des plages de cristal éteint où,
debout dans la brume,
des hommes aux yeux bleus cherchent,
dans l'horizon des mers voilées,
les contours de l'Irlande fabuleuse. »
Maurice Magre, *La clé des choses cachées*, 1935. +

Le divin dort dans la pierre,
S'éveille dans le végétal,
Vit dans l'animal,
Pense dans l'homme.
(formule védique)

La pierre devient plante,
La plante devient animal,
L'animal devient homme,
L'homme rejoint Dieu.
(formule druidique)

–

LE MYTHE ARCTIQUE
Julius Evola

« Oswald Menghin, recteur de l'Université de Vienne, a écrit ces mots révélateurs : "Plus que toute autre discipline, la science de la préhistoire s'est portée, et devrait se porter encore plus, au centre de la lutte spirituelle de notre temps. Je ne crois pas me tromper en affirmant que la préhistoire générale sera la science qui guidera les prochaines générations".

« Ces dernières années [< 1942][n], un élan significatif de retour aux origines s'est manifesté dans de nombreux milieux. Les origines, ici, apparaissent sous une lumière spéciale, spirituelle. On pressent que dans les temps primordiaux vivaient à l'état pur des significations et des symboles* qui furent ensuite perdus, obscurcis ou altérés. La recherche préhistorique, transportée d'un plan positiviste, scientiste, archéologique et anthropologique à un plan de synthèse *spirituelle*, promet donc d'ouvrir de nouveaux horizons pour l'histoire vraie d'une culture.

« Nous avons déjà vu plus d'une fois interférer la science des races avec la recherche préhistorique. Vu que l'humanité actuelle se présente plus ou moins comme un chaos ethnique, il a fallu pour traiter le problème des races pures [cf. Note de R&T][1] et originelles, remonter le temps et chercher à forcer le mystère de l'humanité préhistorique. Mais jusqu'ici manquait une synthèse de grand style. Les tentatives de

[1] **Races pures :** Ce texte est daté de 1942 ! Il s'agit là d'un concept imaginaire, typiquement issu de l'Ancien Testament (la Torah) concernant les trois grand'races/ couleurs de peau, ce qui n'est que l'un des éléments retenus par les raciologues de l'ethnologie ou de l'archéologie parmi plus de cent !

Si Évola constate déjà à ce moment un *chaos ethnique* – ce qui saute aux yeux de tous actuellement – les anthropologues nous parlent eux de buissonnements forts anciens et la Culture, d'acculturation et de contacts réciproques (mais, sans doute, dans tout cela ce n'est qu'une question de quantité car, comme le dit le dicton : "En toute chose, l'excès nuit » ! Si l'on se fie au monde animal, on ne peut que dire qu'il existait certaines races et que nous en avons créé beaucoup d'autres, mais ceci n'est possible dans ce règne que par la selection. Où se trouve alors la "pureté ? Ne convient-il pas alors de parler d'*homo*généité et encore, relative ? La seule question serait : sous-tend elle chez nous une homogénéité culturelle, c'est à dire : permet-elle une gouvernance aisée, résultant d'un consensus ? C'est l'essentiel…

Wilser et de Merkenschlager étaient limitées à l'anthropologie. Les schémas du type Gobineau, pour géniaux qu'ils furent, avaient vieilli, incapables qu'ils étaient d'embrasser le développement des connaissances sur les anciennes cultures. D'autre part, à cause même de ce développement, le concept de "race nordique" commençait à devenir un concept problématique (!) Une fois fixé le caractère de cette race comme "race européenne" en relation avec un type donné de culture et de spiritualité, on dut constater peu à peu la diffusion de formes analogues de culture aussi ailleurs, un peu partout dans le monde. Déjà nous avons pu voir comment Günther fut contraint d'admettre que pour reconnaître les caractères les plus authentiques de l'esprit nordique, il fallait se référer à des cultures et des traditions autres que celles qu'on considérait nordiques par excellence, c'est-à-dire les cultures germaniques européennes.

« Un exemple caractéristique de cet état de fait nous est offert par le symbole* de la croix gammée. Elle fut considérée un temps comme le symbole propre aux races aryano-germaniques. Mais les recherches successives ont révélé que ce symbole était présent aussi en Corée, en Californie, en Asie centrale, en Afrique, et même chez certains peuples sémitiques, donc dans un ensemble de lieux qu'on considérait jusqu'ici hors d'atteinte des émigrations et des colonisations aryennes[2] . Une difficulté semblable s'est présentée aussi dans d'autres domaines, menaçant de rendre arbitraire tout ce que les théoriciens racistes avaient cherché à rattacher au monopole de la "race" nordico-aryenne. On appelait un nouveau mythe* en renfort de l'idée nordique, un mythe qu'on voulait d'autant plus audacieux que les connaissances à dominer étaient devenues riches, complexes et articulées.

« Un tel mythe a été forgé par le Hollandais Hermann Wirth, avec sa reprise de la théorie arctique que nous avons vue chez Wilser et avec la reconstruction de l'origine,
de l'histoire et de la culture de la « "race" nordico-atlantique ».

« La théorie d'Hermann Wirth peut être considérée comme un hardi coup de main dont l'élan intime vient d'intuitions extra-scientifiques qui cherchent ensuite des justifications dans le très laborieux appareil philologique, anthropo-géologique, mythologique et symbologique. La solidité d'un tel attirail est relative, et le sérieux de Wirth en matière scientifique a été gravement compromis par l'affaire de *l'Oera-Linda Kronik*, une chronique frisonne, supposée très ancienne, que Wirth s'était mis à promouvoir avec enthousiasme, avant qu'on apprenne qu'il s'agissait d'une vulgaire mystification (2)–>infra

« Mais de même que l'équilibre contingent et la discontinuité des blocs de glace dans un fleuve l'hiver ne disent rien contre la continuité du courant qui les transporte, tout ce qui est scientifiquement inexact, arbitraire, fantastique et asymétrique dans l'œuvre de Wirth ne doit pas cacher la force du mythe qui anime et dirige l'ensemble, sa signification profonde et son caractère de nécessité face aux problèmes cités.

« On a déjà dit que pour Fabre d'Olivet (3)–>, l'hypothèse « arctique » est plus qu'une hypothèse d'école des chercheurs modernes : elle correspond à une connaissance d'ordre « traditionaliste », conservée ensuite dans certains milieux ésotériques. Elle vaut donc indépendamment des efforts de ceux qui, ayant eu d'elle une obscure intuition, ont voulu la justifier par des méthodes scientifiques modernes. Elle vaut surtout hors des tentatives de certains théoriciens racistes (et de Wirth lui-même) de l'utiliser *ad usum delphini*, c'est-à-dire à *des fins politiques plus ou moins contingentes*.

« Pour définir la théorie de Wirth, il est utile de résumer ce qu'il reste des races

[2] (Note 1 du compilateur fdes1@) : Les dernières découvertes modernes semblent bien confirmer que les Indo-Européens sont arrivés jusqu'à ces pays lointains, où ils auraient même contribué à l'élaboration des premières civilisations locales ; le *svastika** aurait bien été apporté par un courant de civilisation d'origine hyperboréenne, dans certains cas par influence indirecte, voir entre autres l'étude de Bernard Marillier, *Le Svastika*, chez Pardès, 1997.

les plus anciennes dont on ait trouvé trace sur notre continent. Les découvertes les plus anciennes sont celles relatives à la « race de Néanderthal », ainsi appelée pour le lieu où furent trouvés pour la première fois (1856), près de Düsseldorf, les vestiges de ce type humain. C'est une race qui remonte à la fin de l'époque glaciaire ; on l'appelle donc « homme glaciaire » et, à cause de son ancienneté, *homo primogenius*. D'autres découvertes ont été faites en Espagne, en France, en Belgique, en Croatie, en Bohème, en Palestine et ensuite en Afrique, en Rhodésie. Elles se réfèrent globalement à une période très longue, peut-être de 100 000 ans. La race de Néanderthal est d'une brutalité morphologique répugnante, qu'on ne retrouve pas même chez les sauvages australiens les plus primitifs : il s'agit d'un type bestial, simiesque et désormais, on exclut que l'*homo sapiens*, c'est-à-dire la souche de l'humanité actuelle, soit issu de ce type, qui semble s'être mystérieusement éteint au début de l'âge de pierre[3].

« Un second type humain, de caractère tout aussi inférieur, mais d'apparition plus récente, est représenté par la « race de Menton », d'après le lieu des premiers vestiges. Il s'agit d'un type inférieur, typiquement négroïde, qui selon toute probabilité, s'est diffusé à partir de l'Afrique, à l'époque où elle était encore reliée à l'Europe.

« Un troisième type humain, aux caractères morphologiquement supérieurs, est constitué par la « race d'Aurignac ». Ses traces vont de la Bohème à la Sibérie et décrivent un homme svelte, de stature moyenne ou haute, au crâne toujours dolichocéphale, et désormais privé du prognathisme simiesque de l'homme de Néanderthal. Cette race doit avoir supplanté la race glaciaire, mais pas assez rapidement pour n'avoir pas connu une période commune où elle se serait mélangée à elle. En tout cas, l'homme d'Aurignac apparaît aux anthropologues comme le type à partir duquel a pu se développer l'homme actuel – selon certains (Reche) plutôt la race méditerranéo-occidentale, pour d'autres (Kloatsch, Wirth) la race nordique, selon d'autres encore, l'ensemble de ces deux races.

« Encore plus récente, plus noble et plus proche, est la race de « Cromagnon ». Ses traces dans la péninsule franco-cantabrique vont jusqu'en Belgique, en Hollande, en Allemagne septentrionale, au Danemark et en Suisse. La culture qui lui correspond a été appelée culture d'Altamira (Espagne du Nord) ou des îles Magdalena, car dans ces lieux on en a trouvé des traces notables, souvent sous forme de graffitis ; on l'a aussi appelée « culture du renne », cet animal y figurant de façon assez caractéristique. Le type anthropologique qui y correspond est de haute stature (1,80 m), élancé, au front haut et droit, au crâne presque toujours dolichocéphale. Les fragments de sa culture qui nous sont parvenus traduisent son esprit inventif, sa sensibilité artistique, son dynamisme. C'est d'elle dont parle Merkenschlager lorsqu'il parle du « chasseur primordial ». Vers la fin de la dernière période glaciaire, la race de Cromagnon a dû s'imposer comme la race dominante de l'Europe centrale, assujettissant et repoussant les races aborigènes locales, non sans se croiser parfois avec elles.

« **Mais,** les traces de la culture du renne disparaissent d'un coup. Parmi les vestiges, il y a un hiatus : les traces qui chronologiquement suivent celles des Cromagnons sont distantes de plusieurs milliers d'années et sont d'une espèce différente. Elles sont celles d'une culture de type agricole. L'intervalle va de la dernière période du paléolithique jusqu'à la première période du néolithique. Il semble donc que les Cromagnons aient émigré vers une direction inconnue. Comme les traces ultimes de leur culture se trouvent au Nord, certains ont avancé l'hypothèse que, pour fuir une élévation de température survenue en Europe centrale et occidentale, cette race aurait émigré vers la Suisse. Wilser avait déjà exploré cette hypothèse, et pensait que la race nordique s'était développée à partir des Cromagnons émigrés dans la péninsule scandinave à la fin du paléolithique. Le panorama de l'anthropologie préhistorique se présentait donc approximativement en ces termes.

[3] **Pierre :** Tout va très vite en anthropologie et tout ceci semble assez dépassé !

« La théorie de Wirth et de ses disciples intervient selon le mode suivant. On parle de deux races primordiales. Il s'agirait surtout de la race négroïde, dérivée de l'ancien continent en grande partie disparu, remontant à la période carbonifère et s'étendant de l'Amérique du Sud à l'Afrique centrale et méridionale jusqu'en Australie (la terre du « Gondwana »). L'autre race est la race brune-jaune, « finno-asiatique », qui aurait occupé l'Asie, une bonne partie de l'Europe et aussi des deux Amériques, et se serait conservée surtout dans la race mongoloïde. Selon Wirth, parmi les peuples dérivés des divers croisements entre ces deux races primordiales, à un certain moment seraient apparues des races (qui auraient subjugué et détruit les deux races précédentes) appartenant à un troisième type primordial, ou dérivées de celui-ci, absolument supérieures à elles d'un point de vue physique et aussi spirituel : ce sont les « races nordiques primordiales », pré-nordiques ou arctiques.

« Pour Wirth, les deux types préhistoriques considérés plus haut – l'homme d'Aurignac et l'homme de Cromagnon – seraient déjà des dérivés. Dérivés justement d'un croisement de la race pré-nordique avec les races aborigènes, négroïdes et finnoises. La difficulté présentée par l'absence de fossiles et de vestiges de cette race pré-nordique à coté de ceux des hommes de Cromagnon et d'Aurignac, sinon aussi – comme on devrait le penser – dans des sites encore plus anciens, Wirth la dépasse par deux voies : en attribuant d'abord à cette race pré-nordique la coutume de ne pas ensevelir les morts, mais de les exposer (coutume qu'il retrouve parmi les anciennes prescriptions des Irano-Aryens, dans les coutumes des proto-Latins) et donc les crânes et les os de cette race ne pouvaient se conserver jusqu'à nous depuis des temps aussi anciens, mais seulement depuis une période relativement récente, correspondant à la période moyenne de l'âge de pierre, au cours de laquelle on trouve justement des crânes de pur type nordique. En second lieu, Wirth situe la patrie d'origine de la pure race nordique dans des terres aujourd'hui disparues : d'abord dans une terre polaire, puis dans une terre atlantique, la légendaire Atlantide de Platon (4)–>.

« La région arctique aurait donc été la patrie d'origine de la race nordique primordiale. Du point de vue géologique, il résulte que l'actuel Groenland s'étendait à l'époque jusqu'à rejoindre l'Europe et l'Amérique. Sous les glaces qui recouvrent les restes de cet ancien continent arctique, on a découvert de vastes gisements de charbon fossile. Ce qui signifie que là où se trouve de la glace, existait en d'autres temps une végétation luxuriante, et l'examen de ce charbon fossile a confirmé qu'il provenait d'arbres qui ne présentent pas, dans leur écorce, les signes de l'âge, et dont la croissance n'était donc pas interrompue par la pause hivernale. Ce continent, non seulement ne subissait pas le gel actuel, mais vivait sous un climat modéré, continu, permettant l'éclosion d'une végétation ininterrompue, semblable à celle qu'on connaît dans les tropiques. Le gel ne se serait manifesté qu'à un moment donné, par un déplacement de l'axe terrestre, ce que certains géologues admettent, déplacement qui aurait fait dévier le pôle nord vers la voie de l'occident, vers le nord-ouest. Dans les traditions des anciens Iraniens, des Celtes et des Germains, on trouve les récits mythifiés d'une terrible glaciation (ou hiver) qui s'abattit sur la région arctique, contraignant la race « pré-nordique » à émigrer. De ces souvenirs, comme de toute une série de témoignages concordants d'origines variées, nous avons amplement parlé dans *Révolte contre le monde moderne.*

« Du reste, Hermann Wirth a cherché, pour soutenir la thèse arctique, à utiliser une méthode de recherche assez moderne, qu'on appelle la sérologie ou recherche sur les groupes sanguins. Voilà de quoi il s'agit : en analysant le sang des divers types hu-

mains, on a constaté que des comportements variés et distincts étaient possibles aussi bien chez les corpuscules sanguins que dans le sérum, lequel est plus ou moins apte à agglutiner les corpuscules sanguins d'un autre type de sang avec lequel il aurait été mélangé. Sur ces bases, on a isolé quatre principaux groupes sérologiques, que les théoriciens racistes ont cherché à mettre en relation avec des types ethniques déterminés.

« On a vu que le premier groupe sérologique est majoritairement présent dans la zone arctique, non seulement en Islande, mais aussi parmi les Indiens d'Amérique du Nord (diminuant en allant vers le sud), en Angleterre et en Italie. Le second groupe sérologique a pour centre la Suède et rayonne dans les différents pays européens. Le troisième groupe a pour centre l'Inde, alors que le dernier groupe, qui semble réfractaire à tout mélange, est représenté rarement et sporadiquement dans les différentes parties du monde et semble correspondre aux restes d'une très ancienne race disparue. Wirth met en relation le premier groupe sérologique avec la race nordique primordiale ; il considère le second groupe comme appartenant à une race qui s'est différenciée de la première par idiovariation (c'est-à-dire par mutation interne, celle-ci ayant peut-être été provoquée par de nouvelles conditions climatiques et de milieu) et le troisième groupe comme appartenant à une race qui s'est développée par mélange (mistovariation). La zone arctique serait donc celle qui encore aujourd'hui – du Groenland à l'Amérique – conserve les traces de la race la plus pure, et Wirth a justement cru retrouver, chez les Esquimaux du Groenland oriental, des types blonds et dolichocéphales aux yeux bleus et d'aspect quasi aryen.

« A l'arrivée de la glaciation, la race pré-nordique n'aurait trouvé, pour son salut, que la voie (libre de glaces) du Sud vers l'Atlantique. A ce moment, Wirth accepte l'hypothèse de l'existence d'une Atlantide à partir de laquelle se serait déplacé le centre de la culture et de la race nordiques, pour rayonner aussi bien vers l'Orient et les côtes européennes que vers l'Occident et les côtes américaines. Les races des hommes de Cromagnon et d'Aurignac auraient donc été fournies par le mélange de groupes nord-atlantiques avec les races existantes de l'Europe, et les cultures paléolithiques solutréenne (de 17000 à 12000 avant JC) et magdalénienne (de 12000 à 7000 avant JC) en seraient dérivées. La « culture du renne » serait donc une culture d'origine nordique, et son affinité avec la culture conservée jusqu'à une période récente en Suède et dans la région arctique ne viendrait pas de l'émigration présumée des Cromagnons, mais de leur origine commune avec d'autres souches ethniques descendues plus tard en Europe septentrionale, venant peut-être directement des terres arctiques. Après la période des Magdaléniens, l'émigration des Cromagnons et le développement de leur puissance de civilisation jusqu'à l'âge mégalithique auraient emprunté une direction complètement différente.

« Ici entre en scène la partie la plus osée des recherches de Wirth. On a déjà parlé du hiatus existant entre la culture de chasseur des Cromagnons et les races de la culture agricole qui lui a succédé après de nombreux millénaires. Wirth croit pouvoir colmater ce hiatus en faisant parler – au moment où les traces anthropologiques se taisent – le langage des symboles*. Et, sur la base de ces symboles, selon leur correspondance associée à ce que peuvent fournir le folklore, la légende, les alphabets et les inscriptions les plus anciennes, les survivances de certains usages et traditions des sauvages, il pense aussi pouvoir identifier l'itinéraire parcouru par la race nordique et nordico-atlantique à travers le monde entier.

« En bref, voilà de quoi il ressort : la race nordico-atlantique aurait eu en propre une série de symboles*, appelée par Wirth « série sacrée », symboles qui fixaient les différents points du cours du soleil au long de l'année, en correspondance avec les

douze signes du Zodiaque, *en commençant par le point qui, pour une raison que nous évoquerons plus bas, lui serait apparu comme ayant une signification majeure : le solstice d'hiver.* Cette série aurait correspondu à un unique alphabet primordial linéaire, avec ses racines phonétiques, et aurait eu en outre une valeur sacrée*, valeur de calendrier. Aujourd'hui, on sait par l'astronomie qu'à cause de l'inclinaison de l'axe de la terre, tous les deux mille [six cents][n] ans le solstice d'hiver tombe sous un signe zodiacal différent : donc, tous les deux mille [six cents][n] ans, on aurait eu une lecture différente, une disposition différente de la « série sacrée. »

« Sur cette base, Wirth, pense surtout à un passage de la culture nordico-atlantique partout où il croit retrouver des traces correspondant aux signes de la « série sacrée » ; en second lieu, par la disposition différente de ces symboles ou signes, associée à des confirmations concordantes obtenues par les voies les plus diverses, il tire une orientation pour établir la chronologie des différentes émigrations. La trace la plus ancienne de la « série sacrée » se trouverait dans les signes gravés sur une roche de la zone arctico-américaine (c'est-à-dire du domaine où, sérologiquement parlant, on trouverait encore aujourd'hui un pourcentage important de "pure race" du premier groupe) qui aurait pour signe dominant celui qui correspond à la constellation du Lion. Mais le solstice d'hiver tombait sous cette constellation entre 16000 et 14000 avant JC, et tel serait donc l'âge de cette culture.

« Suit une lecture de la "série sacrée" dominée par le signe du Cancer, qui se réfère à un groupe de traces situées déjà plus au sud, concordantes en Europe et en Amérique entre 14000 et 12000 ans avant Jésus-Christ. Cette correspondance s'expliquerait par la dérive d'un seul centre de culture, qui justement aurait été l'Atlantide. Mais en 9000 [4] avant JC, ces correspondances cessent mystérieusement, les symboles se perdent, il n'y a plus trace d'unité. Selon les anciennes traditions, à cette époque l'Atlantide aurait été détruite par un cataclysme telluro-océanique.

«Après quoi, il nous reste à parler des directions que, selon Wirth, l'émigration colonisatrice nordico-atlantique aurait parcourues dans son mouvement du nord-est au sud-est. Après le cycle de la culture franco-cantabrienne des Magdaléniens, ou culture du renne des Cromagnons, le rayonnement de la race nordico-atlantique aurait suivi ces directions : surtout à travers le Rhin et le long du Danube jusqu'à la mer Noire. Du reste, on sait déjà que beaucoup étaient enclins à situer dans la région du Danube le point de partance des souches indo-européennes qui se fixèrent ensuite en Asie. Une seconde vague, plus récente, prit le chemin de la Méditerranée, de l'Espagne vers les Baléares, la Sardaigne, Malte, la Crète.

« A Troie [Illion][n], dans les strates archéologiques plus anciennes de cette ville, on trouverait des traces d'une culture créée par la rencontre de cette vague avec la précédente. De la Crète, la colonisation se développa jusqu'à Chypre et en Palestine – et ici entre en scène la race des Philistins, ennemis acharnés des Hébreux et qui furent ensuite leurs dominateurs, race constituée selon Wirth par des Nordico-Atlantiques.

« Vient enfin un troisième itinéraire, rattaché par Wirth à une variété méridionale (sud-atlantique) qui, à travers le détroit de Gibraltar, se déplaça le long de la chaîne de l'Atlas et la Libye jusqu'en Egypte, donnant ainsi naissance aux premières dynasties pharaoniques. Comme témoins principaux de ces émigrations, Wirth cite les traces des cultures mégalithiques : dolmen, menhir, cromlech, et toutes ces dispositions de pierres répondant à des intentions symboliques ou rituelles, dans lesquelles notre auteur croit souvent retrouver les thèmes du solstice d'hiver et de la série sacrée.

« Wirth pense pouvoir placer le nom de *Mo-uru*, interprété comme « Terre de la Mer » ou « Terre des Eaux », au centre d'origine de la culture de l'Atlantide. De ce nom, ou de l'inversion de ses syllabes, il tire des désignations récurrentes émanant de

[4] R&T : ce neuf mille a été réduit à 12 siècles par Jurgen Spanuth…

la race nordico-atlantique : *Am-uri* et *Ma-uri*. Ainsi subsiste le nom de *Mauri* dans certaines populations du Maroc. *Am-uri* se retrouve dans la désignation anglo-bretonne des Armoricains, et les Amorrites désignaient certaines populations ennemies des Hébreux de Canaan. Mais ceci n'est pas tout.

« Selon Wirth, les Sud-Atlantiques auraient pris encore une autre voie, une quatrième, longeant les côtes de l'Afrique, y créant différentes cultures mineures dans les régions du littoral et, en louvoyant, auraient rejoint le Golfe persique en remontant les embouchures, non encore accolées, du Tigre et de l'Euphrate. Ici se serait constituée la culture de Sumer dont l'écriture linéaire refléterait les idéogrammes solaires antiques. En partie par l'Asie centrale, en partie en longeant les côtes, la Chine elle-même aurait été atteinte, et on se réfère ici aux vestiges de l'ancienne culture d'un type effectivement proche de Sumer et de l'Egypte, et qu'il faudrait associer aux restes d'une langue qui semble non seulement de type indo-européen, mais aussi du groupe *Kentum* (et non du groupe *Satem*), c'est-à-dire des Indo-Européens d'Europe et non d'Asie. Enfin, Wirth va jusqu'à admettre inopinément l'émigration de cette race légendaire jusqu'en Australie, en se référant aux *Ma-uri* [Maoris] qui, ultimes descendants – selon lui – de cette archaïque vague sud-atlantique par leur type anthropologique, par leurs symboles et leur langue, montrent encore aujourd'hui une nette différence par rapport aux souches primitives aborigènes, négroïdes et mongoloïdes.

« Ceci était le premier cycle de culture, inclus dans l'âge de pierre, de la culture nord et sud-atlantique. Un second cycle apparaît beaucoup plus tard, vers l'âge de bronze. Se référant aussi aux anciennes légendes bretonnes et irlandaises, Wirth parle d'une dernière vague nordico-atlantique ayant débouché en Irlande et qui fut connue comme la race divine des *Tuatha* ou *Tuatha dé Danann*, en partie fixée dans cette île, en partie émigrée au-delà, jusqu'au Doggerland, les îles friso-saxonnes alors encore réunies au continent. Ici se serait constitué un nouveau centre, qui correspond au nom de *Polsete*, se référant à une région de la mer du Nord disparue non pas à la suite d'une catastrophe comme pour l'Atlantide, mais par la montée progressive de la mer dans cette zone.

« Les Germains*, et plus précisément ceux que Tacite désigne sous le nom de *Ingveoni*, ne seraient que les *Tuetha*, c'est-à-dire ces Nordico-Atlantiques établis sur les côtes de la mer du Nord et partiellement mélangés avec la race aborigène de type finno-asiatique. **Les runes – l'ancienne écriture sacrée nordique – seraient la dernière forme directement dérivée des idéogrammes de la « série sacrée » solaire,** et Wirth n'hésite pas à établir des rapports, pour lui lumineux, entre les runes et les autres idéogrammes ou types d'écriture linéaire de la préhistoire sumérienne, américaine, égyptienne, chinoise, suédoise, phénicienne …

« Wirth prétendait pouvoir reconstruire non seulement l'histoire de la race nordico-atlantique, mais aussi sa religion*. Elle aurait été une religion déjà supérieure, monothéiste, assez distincte de l'animisme et du démonisme des aborigènes négroïdes ou finno-asiatiques, une religion sans dogme, d'une grande pureté et d'une portée universelle. **Elle aurait reposé sur une sorte de révélation naturelle, une perception des lois spirituellement suggérées par la nature**.

« Après l'arrivée de la glaciation, l'hiver durait six mois, et le retour du soleil était donc vécu par ces peuples comme une quasi-libération, une résurrection de la vie. Là se trouve le point particulier du solstice d'hiver : la lumière solaire apparaissait comme une manifestation divine porteuse d'une vie nouvelle, l'année étant le théâtre de cette manifestation, et le solstice d'hiver – point le plus bas de l'écliptique, quand la

lumière semble mourir, plonger dans la terre et les eaux, puis miraculeusement réémerger – le moment décisif de cette expérience cosmico-religieuse. Comme on l'a dit, la série sacrée de Wirth aurait justement fixé dans la culture nordico-atlantique les différentes phases de cet événement symbolique annuel, synthétisé en général par un cercle avec une croix à l'intérieur. La religion primordiale, 15.000 ans avant Jésus-Christ, aurait donc été solaire et pénétrée par le sens d'une loi universelle de « l'éternel retour », de mort et de renaissance. Comme la lumière, la vie des hommes comporte elle aussi son cycle perpétuel de mort et de renaissance. Le Noël des chrétiens, la naissance du Sauveur qui tombe à un moment où tous les peuples célébraient le solstice d'hiver, serait pour Wirth un écho lointain et fragmentaire de cette religion préhistorique (5)–>.

« Le christianisme aurait son origine dans les traditions conservées au sein d'une communauté atlantique de la Galilée (6)–>, pays riche en traces de cultures mégalithique solaire. Les épisodes les plus saillants de la vie de Jésus jusqu'à sa crucifixion, qui reprend le thème du dieu-année, donneur de vie, fixé à la croix annuelle, seraient de purs symboles de la tradition nordico-atlantique. Ainsi, Wirth parle de monothéisme nordique primordial et d'un « christianisme nordique cosmique » qui remonterait à des milliers d'années avant Jésus-Christ, devançant ainsi le protestantisme (lequel aurait pour seul avantage d'avoir renordisé cette tradition), et qui n'aurait rien en commun avec les Hébreux.

« Ici s'établit de manière évidente le lien avec les idées déjà effleurées par Chamberlain et Woltmann, et on peut imaginer un pont entre une supposée tradition de la haute préhistoire et les thèmes du mourir-renaître et de l'éternel renouvellement si cher au romantisme allemand et à la religion moderne, « faustienne », de la vie. Cependant, à cet ultime égard, la divergence de vue est claire entre Wirth et d'autres théoriciens racistes comme, par exemple, Günther.

« Le concept du « mourir et renaître » qui pour Wirth serait la clé de la religiosité nordique, est mis par Günther plutôt au compte de l'esprit sémitico-levantin. Une divergence non moins sensible tient au fait que, alors que Wirth rattache le symbole d'une prêtresse ou Mère divine aux Nordico-Atlantiques (lesquels auraient même appelé leur pays « Terre de la mer » ou *Mo-uru*), Günther et d'autres rattachent plutôt ces conceptions aux races méridionales et aussi aux Celtes, qui constitueraient une race déjà éloignée de la race pure nordique, et plus proche des races méditerranéennes.

« De toute façon, dans ces adaptations arbitraires de Wirth, il faut bien distinguer la valeur et la signification de la thèse arctique (ou, comme nous préférons l'appeler, hyperboréenne) en elle-même, car le domaine auquel elle appartient est bien différent et a une toute autre dignité que ces reconstructions artificielles de chercheurs contemporains – reconstructions cependant non exemptes d'intérêt comme symptômes et comme obscurs pressentiments d'une vérité.

Von Leers a écrit que l'époque précédente du libéralisme et du scientisme était caractérisée par trois postulats fondamentaux :

- 1) l'égalité du genre humain ;
- 2) la barbarie nordique et l'origine orientale de toute culture ;
- 3) l'origine hébraïque du monothéisme.

Ces trois idées, dans le cycle racialiste qui conduit jusqu'à Wirth, sont abattues ou inversées :

- 1) l'humanité est différenciée en races bien distinctes ;

- 2) la culture n'est pas venue de l'Orient mais du Nord ;
- 3) ce ne sont pas les Juifs mais les Germains qui ont connu, infiniment plus tôt, une religion supérieure de type monothéiste… [solaire][n].

* * * * *

Ce texte constitue le chapitre VII du livre de Julius Evola, *Il mito del sangue*, **1942** (7) traduction française : *Le mythe du sang*, Editions de l'Homme Libre, 1999.

Notes Évola :

(2) On n'est plus si sûr que le manuscrit d'**Oera-Linda** (publié pour la première fois en 1871, aux Pays-Bas, traduit en anglais en 1876) soit une "vulgaire mystification". Il s'agit en fait d'un épais recueil de plusieurs textes distincts, en écriture d'apparence runique, rédigés à des époques différentes, et assemblés d'une manière incohérente ; d'autre part, ces textes ont été recopiés de nombreuses fois, à partir d'originaux à présent perdus. Les fragments les plus anciens parlent du peuple des Fryas (qui pourrait signifier les « enfants de la déesse Freya ») et de l'engloutissement de l'Altland (le "vieux pays"). Selon le chercheur hollandais Frans J. Los, qui s'est livré à une étude séparée des divers fragments et qui a tenté une reconstruction chronologique (voir revue Nouvelle Ecole N° 24, hiver 1973-74), cet événement pourrait avoir eu lieu en 1193 avant JC (et non en « 2193 », comme l'indique le manuscrit). Cette date correspond d'ailleurs à celle avancée par le pasteur Jürgen Spanuth dans ses livres bien connus sur l'Atlantide, qu'il situe lui aussi en Mer du Nord.

(3) **Fabre d'Olivet** : Auteur de l'*Histoire philosophique du genre humain* (1822), vaste synthèse historico-ésotérique, où il fait remonter la civilisation primordiale à un très ancien peuple polaire, qu'il nomme les Boréens, par opposition aux peuples primitifs du Sud, les Suddéens. Cette vision sera plus tard reprise par Edouard Schuré dans son livre *Les grands initiés* (1889). Mais bien avant Fabre d'Olivet et Schuré, le précurseur de « l'hypothèse arctique » avait été un autre Français, Jean-Sylvain **Bailly** (voir ses *Lettres sur l'Atlantide de Platon*, datant de 1779, et ses ouvrages sur l'astronomie).

(4) Ici l'exposé de **Wirth** rejoint parfaitement la conception de René **Guénon** (Cf. ses livres « Formes traditionnelles et cycles cosmiques » et « Symboles de la science sacrée ») et d'**Evola** lui-même : une civilisation primordiale polaire, correspondant à l'Hyperborée, et une projection ultérieure partiellement dégradée, correspondant à l'Atlantide.

(5) Les douze apôtres, correspondant aux douze signes du zodiaque, s'inscrivent aussi dans ce « **christianisme cosmique** ». Bien sûr l'image du Christ sur la croix correspond à « l'homme cosmique » et au géant primordial Ymir de la tradition germano-scandinave, associés à la rune Elhaz ou Algiz ᛉ, dite aussi Rune de vie ». L'épreuve du dieu Odhinn, suspendu à l'Arbre cosmique Yggdrasill, semble aussi se rattacher au même archétype*.

(6) La présence des Indo-Européens est attestée en **Palestine** (dont le nom vient des Philistins) et « Galilée » signifierait « pays des Gaëls ». D'autre part, une tradition d'origine obscure, contestée mais tenace, attribue à Jésus une origine et des traits « aryens » ou partiellement « aryens » (haute taille, visage allongé, « noble », cheveux

clairs). Le fait que l'existence historique de Jésus ne soit pas du tout certaine ne change rien à ce raisonnement, qui met en évidence la survie en Palestine d'une mentalité et d'une esthétique typiquement indo-européenne ou « nordico-aryenne ».